

personnelles, des contributions de L. Beschi à l'histoire de la musique, « des muses à Bach ». Amateur de musique classique, le savant y avait consacré plusieurs articles d'une qualité irréprochable. Il fut également l'un des pionniers de l'étude de la musique antique, qu'il a abordée des points de vue culturel, iconographique et archéologique. A. Achontidou-Argyri rappelle également cette passion pour la musique dans les quelques pages où elle évoque des souvenirs de sa collaboration avec L. Beschi. Les deux dernières contributions sont consacrées à L. Beschi archéologue. M. C. Monaco retrace l'histoire des fouilles du sanctuaire des Cabires sur l'île de Lemnos. L. Beschi s'était consacré à la fouille et à l'étude de ce site dès 1982. Il avait rassemblé les sources littéraires et épigraphiques, étudié le matériel archéologique et repris l'étude du Téléstérion d'époque hellénistique et de celui d'époque romaine, dont il avait réalisé un nouveau plan. Il avait également mis au jour une structure plus ancienne, un « Téléstérion » archaïque daté de la moitié du VII^e s. av. J.-C. et vraisemblablement détruit à la fin du VI^e siècle. Il reste encore à expliquer le hiatus qui correspond, dans la documentation archéologique, à l'époque classique. Enfin E. Greco évoque un autre site de Lemnos auquel s'est consacré L. Beschi, celui du sanctuaire archaïque d'Hephaistia. E. Greco revient également sur les résultats de l'exploration, menée depuis 2005, d'un « sanctuaire de l'isthme » à Lemnos dont la première phase remonte au début du VI^e s. av. J.-C. Ce volume de qualité, qui est aussi un vibrant hommage, intéressera tant les chercheurs des différents domaines qui y sont représentés que ceux qui souhaitent en savoir davantage sur L. Beschi, figure importante des études classiques des XX^e et XXI^e siècles.

Jean VANDEN BROECK-PARANT

Jean LOICQ, *Orient, Grèce et Rome à l'Université de Liège (1890-2015)*. Préface de Pierre Hazette. Liège, Librairie Pax, 2017. 1 vol. 16,5 x 25 cm, 230 p. Prix : 30 €. ISBN 978-2-8052-0369-5.

En 2017, l'Université de Liège a fêté avec faste son bicentenaire. En marge de cet anniversaire, Jean Loicq a eu l'excellente idée de publier un ouvrage relatif à l'histoire des études classiques et orientales dans l'université liégeoise. Ce livre arrive à la bonne heure, car une telle évocation, qui couvre quelques cent vingt-cinq années, n'avait jamais été mise par écrit. Il était temps en effet, après deux siècles d'existence, de dresser un bilan des recherches menées dans notre *Alma Mater* dans le domaine de l'Antiquité classique au sens large, c'est-à-dire égyptologie, études sur l'Asie Antérieure, Iran et Inde préislamiques, monde grec, italique et romain. Le plan de l'ouvrage, où seuls sont évoqués les savants décédés, est chronologique. Il distingue quatre générations d'érudits disparus. Au sein de chaque section, la matière est traitée par secteurs. On voit ainsi s'enrichir, puis hélas s'appauvrir, au fil du temps, le domaine couvert. Les restructurations, imposées le plus souvent par des nécessités matérielles, ont fait disparaître des secteurs d'étude comme l'hébreu, le grec moderne ou la slavistique. Après les « hommes de 1860 », Gantrelle, Roersch et Delboeuf, qui avaient marqué un premier élan après une période de relative léthargie, c'est dans les années 1890 que l'« École de Liège » de philologie classique (qui est avant tout une école de grec) commence sa glorieuse histoire. Le *dies natalis* pourrait être le

10 janvier 1892, date du retour définitif à l'Université de Liège de Charles Michel, qui passe incontestablement pour la figure de proue de cette École. C'est alors que le savant se déclara helléniste, après avoir enseigné le sanscrit à Gand et à Liège. L'œuvre majeure de Michel est le *Recueil d'inscriptions grecques* paru en 1900 (deux suppléments : 1912 et 1917), lequel révéla l'existence d'une école belge d'épigraphie grecque (qui connut de beaux jours, mais plus à Bruxelles et à Gand qu'à Liège). Cette période est marquée par la figure d'un autre grand helléniste, Léon Parmentier, et celle d'un latiniste tout aussi fameux, Jean-Pierre Waltzing. Le premier s'illustra par ses éditions des *Histoires ecclésiastiques* d'Évagrius le Scholastique (1898, avec Joseph Bidez) et de Théodoret de Cyr (1911), le second par des travaux sur Plaute et Minucius Félix. Waltzing était aussi épigraphiste, comme le montrent les quatre tomes de son *Étude historique sur les corporations professionnelles chez les Romains, depuis les origines jusqu'à la chute de l'Empire romain* (1895-1900). Son successeur fut Léon Halkin, connu pour son mémoire sur *Les esclaves publics chez les Romains* (1897), où il mit à profit ses compétences en épigraphie. En 1926, Nicolas Hohlwein introduit à Liège un enseignement de papyrologie, poursuivi par Alfred Tomsin, domaine qui fait toujours la réputation de notre filière d'études. L'égyptologie est représentée à Liège, en même temps qu'à Bruxelles, par Jean Capart, qui fonda, à Liège, une école toujours très active, menée par la suite par Baudouin van de Walle, puis Michel Malaise. La génération suivante, celle née entre 1880 et 1910, est marquée par la personnalité d'une série de savants de grande envergure : Armand Delatte, Marie Delcourt, Albert Severyns, Jean Hubaux, Marcel Renard, Marcel De Corte, Léon Lacroix, René Fohalle, Georges Dossin, pour ne citer que les principales figures. On peut considérer qu'Armand Delatte, principal successeur de Charles Michel, fut le second fondateur de l'École liégeoise de philologie classique. Son apport le plus original concerne l'étude du pythagorisme et du néo-pythagorisme, dont il a minutieusement exploré les témoignages épars. Alors que Marie Delcourt se révèle en tant qu'anthropologue du monde antique, spécialement de la Grèce archaïque, Albert Severyns fonde une véritable école d'homéologie. Le versant latin sera illustré par Jean Hubaux, dont l'ouvrage consacré au *Réalisme dans les Bucoliques de Virgile* (1927) garde toute sa valeur. Marcel Renard se distingue dans le domaine des antiquités romaines (spécialement l'histoire religieuse), l'étruscologie et l'archéologie romaine provinciale (en particulier la Gaule Belgique). La figure de Marcel De Corte a dominé l'histoire de la philosophie antique. Personnalité aux convictions très affirmées proches de la droite catholique française, il fut aristotélisant et néo-platonisant, puis se tourna vers la réflexion métaphysique, morale et politique. Léon Lacroix fut un numismate de premier plan, René Fohalle un linguiste hors pair et Georges Dossin un assyriologue éminent. La génération née entre 1910 et 1940 comporte des figures que j'ai personnellement connues. Étudiant en philologie classique entre 1984 et 1987, j'ai connu la fin, voire l'extrême fin, de la carrière des professeurs que je vais évoquer. Durant cette période, les études grecques ont été illustrées par Jules Labarbe, dont la thèse *L'Homère de Platon* (1949) se situe dans la continuité des travaux d'Albert Severyns. Gilbert François étudia *Le polythéisme et l'emploi au singulier des mots theos, daimôn dans la littérature grecque, d'Homère à Platon* (1957). Louis Deroy publia, en 1962, une *Initiation à l'épigraphie mycénienne* ainsi qu'un manuel pour commencer l'étude du sanscrit (1980). Paul Mertens, qui

déploya son activité dans le domaine de la papyrologie littéraire grecque, est à l'origine du Centre de papyrologie littéraire (CEDOPAL). Paul Wathelet, l'un des derniers disciples de Severyns, fut un homérologue et un linguiste distingué. Ses recherches sur les *Troyens de l'Iliade* (1989) l'ont amené à prendre position dans le débat sur la genèse du poème. Louis Delatte a régné sur les études latines durant plusieurs décennies. Vers 1950, il a eu l'idée d'avant-garde d'appliquer les méthodes statistiques aux langues anciennes (spécialement au latin). En 1961, il crée le Laboratoire d'analyse statistique des langues anciennes (LASLA). Le successeur de Louis Delatte fut son principal collaborateur, Étienne Évrard, dont les premiers travaux furent consacrés au néo-platonisme. Christian Rutten apporta lui aussi une contribution importante à l'étude du courant néo-platonicien. Il publia une thèse sur *Les catégories du monde sensible dans les Ennéades de Plotin* (1961). Il fut le digne successeur de Marcel De Corte. Le Droit romain sera représenté par Roger Henrion et Roger Vigneron. Robert Cavenaile s'intéressa à la papyrologie latine et publia, en 1958, un *Corpus papyrorum Latinarum*. La chaire d'Histoire grecque fut occupée par Jean Servais, qui s'est aussi illustré en tant qu'archéologue lors des fouilles de Thorikos en Attique. Les études indo-iraniennes et la linguistique indo-européenne ne sont pas en reste. Ces domaines ont été maîtrisés de main de maître par Jacques Duchesne-Guillemin, qui est sans aucun doute au nombre des meilleurs spécialistes des langues et des civilisations de l'Iran ancien. La dernière génération née depuis 1940 compte des spécialistes qui sont toujours en vie. Deux d'entre eux sont, hélas, déjà disparus : Michel Dubuisson, décédé en 2008, âgé de 52 ans seulement, et Brigitte Servais-Soyez, dont le décès remonte à 1995. Elle avait publié une monographie sur *Byblos et la fête des Adonies* (1977) dans les prestigieuses « Études préliminaires aux religions orientales ». Michel Dubuisson, qui fut mon maître, a centré son activité scientifique sur les contacts entre le grec et le latin et leurs conditions historiques. Sa thèse *Le latin de Polybe. Les implications historiques d'un cas de bilinguisme* (1985) est certainement un ouvrage pionnier qui révèle de grandes qualités de philologue, mais aussi d'historien. C'est le premier essai tenté pour étudier sous tous ses aspects un cas de bilinguisme dans l'Antiquité. – Regarder le passé est indispensable, car il est bon de savoir d'où l'on vient. Mais il faut aussi savoir où l'on va. On aurait tort de se limiter, en *laudatores temporis acti*, à un bilan d'auto-satisfaction et de se contenter d'admirer les belles réalisations de nos prédécesseurs comme des pièces d'un musée qui témoigneraient d'une époque révolue. Certes les temps ont changé et les bouleversements ne sont certainement pas terminés, mais les études classiques doivent conserver leur place dans notre enseignement et notre société. Regarder vers l'avenir est donc essentiel. C'est ce que fait Jean Loicq, de façon lucide, dans ses conclusions. Après avoir dressé le bilan des activités des professeurs liégeois, il se tourne résolument vers le futur. Sans dissimuler la réalité, parfois très dure, il esquisse un état des lieux des études classiques et adresse un vibrant appel aux responsables pour qu'ils ne brisent pas l'élan qui a permis à l'École de Liège de réaliser une œuvre aussi riche et aussi diversifiée. Le livre est doté de deux utiles *indices* (principaux sujets et noms de personnes). Bruno ROCHETTE